

ARUNDHATI  
ROY

**LA PANDÉMIE,  
PORTAIL  
VERS UN MONDE  
NOUVEAU**



**TRACTS**  
**DE CRISE**  
GALLIMARD

8 AVRIL 2020 / 20H / **N° 39**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR **IRÈNE MARGIT**

---

**Q**ui peut utiliser aujourd'hui l'expression « devenu viral » sans l'ombre d'un frisson ? Qui peut encore regarder un objet – poignée de porte, carton d'emballage, cabas rempli de légumes – sans l'imaginer grouillant de ces blobs invisibles, ni morts ni vivants, pourvus de ventouses prêtes à s'agripper à nos poumons ? Qui peut penser embrasser un étranger, sauter dans un bus, envoyer son enfant à l'école sans éprouver de la peur ? Ou envisager un plaisir ordinaire sans peser le risque dont il s'accompagne ? Qui de nous ne s'intitule du jour au lendemain épidémiologiste, virologue, statisticien et prophète ? Quel scientifique, quel médecin ne prie sans se l'avouer qu'un miracle se produise ? Quel prêtre ne s'en remet à la science, serait-ce secrètement ? Et au même moment, alors que le virus se répand, qui ne serait transporté par le crescendo des chants d'oiseaux dans les villes, la danse des paons aux carrefours de bitume, le silence des cieux ?

---

À l'heure où j'écris, le nombre de cas détectés dans le monde frôle dangereusement le million. Près de 50 000 personnes sont décédées de la maladie. Des projections suggèrent qu'elles seront des centaines de milliers, peut-être plus. Le virus s'est déplacé librement le long des voies du commerce et du capital mondialisés, et la terrible maladie qu'il a propagée dans son sillage a confiné les humains à l'intérieur de leurs frontières, de leurs villes et de leurs foyers.

Contrairement au flux du capital, ce virus ne cherche pas le profit, mais la prolifération. Ce faisant, il a renversé par inadvertance, dans une certaine mesure, le sens du courant. Il se joue des contrôles d'immigration, de la biométrie, de la surveillance digitale et de toute sorte d'analyse de données. Il a frappé le plus durement – jusqu'ici, du moins – les nations les plus riches et les plus puissantes, forçant le moteur du capitalisme à un arrêt brutal. Temporaire, peut-être, mais assez long pour que nous puissions soumettre les composants du système à l'examen et en dresser une évaluation avant de décider si nous voulons contribuer à sa réparation ou en chercher un meilleur.

Les mandarins qui gèrent l'épidémie aiment à parler de guerre. Ils font même du terme un usage littéral et non métaphorique. Pourtant, s'il s'agissait réellement de guerre, qui mieux que les États-Unis y eût été préparés ? Si, au lieu de masques et de gants, leurs soldats avaient eu besoin de bombes surpuissantes, de sous-marins, d'avions de chasse et de têtes nucléaires, aurait-on assisté à une pénurie ?

Nuit après nuit, aux antipodes de l'Amérique, nous sommes plusieurs à regarder la diffusion des annonces à la presse du gouverneur de New York avec une fascination difficile à expliquer. Nous suivons les statistiques, nous entendons parler d'hôpitaux états-uniens submergés, d'infirmières sous-payées et surmenées qui en sont réduites à se fabriquer des équipements de protection dans des sacs-poubelle et de vieux imperméables, prenant tous les risques pour secourir les malades. D'États forcés de se disputer des respirateurs aux enchères, de médecins acculés au dilemme de choisir entre les patients qui en seront équipés et ceux qu'ils devront laisser mourir. Et nous nous écrivons en nous-même : « Mon Dieu, l'Amérique, c'est ça ! »

La tragédie est là, au présent, épique. Elle se déroule sous nos yeux dans sa réalité. Mais elle n'est pas nouvelle. C'est le déraillement d'un train qui roule en vacillant sur les rails depuis des années. Qui n'a gardé en tête les vidéos où l'on voit des malades, encore vêtus de leur seule chemise d'hôpital, postérieur à l'air, jetés discrètement à la rue ? Aux États-Unis, les portes des hôpitaux sont trop souvent fermées aux citoyens les plus démunis, quels que soient le stade de leur maladie ou l'étendue de leur souffrance. Du moins en était-il ainsi, car aujourd'hui, à l'ère du virus, la pathologie d'un individu pauvre est susceptible d'affecter la santé de toute une société prospère. Et pourtant, encore aujourd'hui, on considère comme déplacée, jusque dans son propre parti, la candidature à la Maison Blanche du sénateur Bernie Sanders qui

défendait infatigablement dans sa campagne l'accès à la santé pour tous.

Et que dire de l'Inde, mon pays, mon pays pauvre et riche, suspendu quelque part entre féodalisme et fondamentalisme religieux, caste et capitalisme, gouverné par des nationalistes hindous d'extrême droite ? En décembre, tandis que la Chine combattait l'éruption du virus à Wuhan, le gouvernement de l'Inde était aux prises avec le soulèvement de centaines de milliers de ses concitoyens protestant contre la loi sur la citoyenneté, éhontément discriminatoire, qu'il venait de promulguer après son adoption par le parlement.

Le premier cas de Covid-19 détecté en Inde a été annoncé le 30 janvier, quelques jours après que l'invité d'honneur de la parade du Jour de la République, Jair Bolsonaro, dévorateur de la forêt amazonienne, négateur du Covid-19, a quitté Delhi. Mais le parti au pouvoir avait un agenda bien trop chargé en février pour y réserver une place au virus. Il y avait la visite officielle de Donald Trump, prévue la dernière semaine du mois. On avait appâté le président des États-Unis avec la promesse d'un public d'un million de spectateurs dans un stade de l'État du Gujarat. Tout cela nécessitait de l'argent et beaucoup de temps. Ensuite, venaient les élections législatives de Delhi, perdues d'avance pour le Bharatiya Janata Party (BJP) à moins qu'il ne passe à la vitesse supérieure, ce qu'il a fait en déchaînant une campagne nationaliste haineuse, dominée

par la menace de recourir à la violence physique et d'abattre les « traîtres ».

Il n'en a pas moins perdu. Il a donc fallu infliger un châtement aux musulmans de Delhi, à qui l'on imputait l'humiliation de la défaite. Des bandes armées de miliciens hindous soutenues par la police ont attaqué les musulmans des quartiers ouvriers du nord-est de Delhi. Maisons, boutiques, mosquées et écoles ont été incendiées. Les musulmans qui s'étaient attendus à cet assaut ont répliqué. Plus de cinquante individus, musulmans et hindous, ont été tués. Des milliers de personnes ont trouvé refuge dans les cimetières avoisinants. On extirpait encore des cadavres mutilés du réseau d'égouts putrides à ciel ouvert le jour où les autorités gouvernementales ont tenu leur première réunion sur le coronavirus, le jour où la plupart des Indiens ont découvert l'existence d'un nouveau produit : le désinfectant pour les mains.

Le mois de mars a été bien rempli, lui aussi. Les deux premières semaines ont été consacrées à renverser le parti du Congrès au pouvoir dans l'État de l'Inde centrale du Madhya Pradesh afin de le remplacer par un gouvernement BJP. Le 11 mars, l'OMS a haussé le développement du Covid-19 du niveau d'épidémie à celui de pandémie. Le 13, le ministère indien de la Santé déclarait que le corona ne représentait pas une « urgence sanitaire ». Enfin, le 19 mars, Le Premier ministre s'est adressé à la nation. Il n'avait pas beaucoup planché sur ses dossiers, calquant ses stratégies

sur celles de la France et de l'Italie. Il a parlé de la nécessaire « distanciation sociale » (concept aisément assimilable par une société rompue aux pratiques de la caste) et appelé la population à respecter un « couvre-feu populaire » le 22 mars. Au lieu d'informer les gens des mesures qu'allait prendre son gouvernement pour faire face à la crise, il leur a demandé de sortir sur leurs balcons, de sonner des clochettes et de taper sur des ustensiles de cuisine pour rendre hommage aux soignants. Il n'a pas mentionné le fait que l'Inde avait continué jusqu'alors à exporter du matériel de protection et des équipements respiratoires au lieu de les conserver pour le personnel de santé des hôpitaux et d'autres structures.

Sans surprise, la requête de Narendra Modi a soulevé l'enthousiasme. On a assisté à des marches de percussions domestiques, à des danses traditionnelles, à des processions. Peu de distanciation sociale. Les jours suivants, on a vu des hommes sauter à pieds joints dans des barils de bouse sacrée et des partisans du BJP organiser des fêtes arrosées à l'urine de vache. Afin de ne pas se trouver en reste, maintes associations musulmanes ont déclaré que le Tout-Puissant était la réponse au virus et appelé les croyants à s'assembler en grand nombre dans les mosquées. Le 24 mars à 20 heures, Modi est passé à la télévision pour annoncer qu'à partir de minuit, l'Inde tout entière entrait en confinement. Les marchés seraient fermés. Tous les moyens de transport publics et privés étaient interdits. Cette décision,

a-t-il ajouté, il ne la prenait pas seulement en tant que Premier ministre, mais en tant qu'aîné de la famille que nous formons. Qui d'autre, sans consulter le gouvernement de chacun des États qui allait devoir en affronter les conséquences, aurait pu décider qu'une nation d'un milliard trois cent quatre-vingts millions d'habitants allait être confinée sous quatre heures sans la moindre préparation ? Ses méthodes donnent vraiment l'impression que le Premier ministre de l'Inde voit les citoyens de son pays comme une force hostile qu'il est nécessaire de prendre en embuscade, par surprise, et à laquelle il ne saurait être question de faire confiance.

Confinés donc nous avons été. De nombreux professionnels de la santé et épidémiologistes ont applaudi cette mesure. Ils ont peut-être raison en théorie. Mais nul doute qu'aucun d'entre eux n'aurait pu donner son aval au manque calamiteux d'anticipation et à l'impréparation qui ont changé le confinement le plus gigantesque et le plus punitif du globe en l'opposé exact de ce qu'il est censé accomplir.

Le grand amateur de spectacles a créé le plus formidable de tous les spectacles.

Sous les yeux effarés du monde, l'Inde a révélé son aspect le plus honteux, son système social inégalitaire, brutal, structurel. Son indifférence et son insensibilité à toute souffrance. Le confinement a agi à la façon d'une réaction chimique mettant d'un seul coup en lumière des éléments

cachés. Tandis que boutiques, restaurants, usines et chantiers fermaient leurs portes et que les classes aisées se claquemuraient dans leurs colonies résidentielles encloses, nos villes et nos mégapoles se sont mises à rejeter leurs ouvriers et travailleurs migrants comme autant d'excédents indésirables. Des millions de personnes appauvries, affamées, assoiffées, congédiées, pour un grand nombre d'entre elles, par leurs employeurs et propriétaires, jeunes et vieux, hommes, femmes, enfants, malades, aveugles, handicapés n'ayant plus nulle part où aller, sans moyen de transport public en vue, entamèrent une longue marche de retour vers leurs villages. Ils ont marché des jours durant à destination de Badaun, Agra, Azamgarh, Aligarh, Lucknow, Gorakhpur – à des centaines de kilomètres de leur point de départ. Certains d'entre eux sont morts en cours de route.

En rentrant chez eux, ils savaient pouvoir s'attendre à y mourir lentement de faim. Peut-être même se savaient-ils porteurs potentiels du virus, susceptibles de contaminer leur famille, leurs parents et leurs grands-parents une fois arrivés, mais ils avaient désespérément besoin d'un semblant de toit, de relations familiales et de dignité aussi bien que de nourriture, sinon d'amour. En chemin, certains ont été brutalement frappés et humiliés par la police chargée de faire respecter scrupuleusement le couvre-feu. Des jeunes hommes ont été forcés à s'accroupir et à avancer en sautillant comme des grenouilles sur la route. Un groupe, arrêté aux environs de Bareilly, a été rassemblé et aspergé

collectivement de désinfectant chimique au tuyau d'arrosage. Quelques jours plus tard, inquiet à l'idée que cette population puisse répandre le virus dans les campagnes, le gouvernement a donné l'ordre de fermer les frontières interétatiques, y compris aux piétons, et ceux qui marchaient depuis si longtemps ont été obligés de rebrousser chemin vers des camps dans les villes qu'ils avaient été forcés de quitter.

Pour certains des plus âgés, la situation rappelait la Partition, ce transfert de populations qui a eu lieu en 1947 quand la division de l'Inde a donné naissance au Pakistan. À la différence près que l'exode de 2020 n'était pas une affaire de religions, mais de divisions de classes. Il ne s'agissait pas pour autant des citoyens les plus pauvres. Ils avaient (du moins jusqu'alors) un travail à la ville et un foyer où retourner. Quant aux sans-emploi, aux sans-abri et aux désespérés, ils étaient restés là où ils étaient, dans les villes comme dans les villages où une profonde détresse allait se creusant depuis longtemps, bien avant que survienne cette tragédie. Tout au long de cette période horrible, Amit Shah, le ministre de l'Intérieur, est resté totalement absent de la scène publique.

Quand la marche a commencé au départ de Delhi je suis partie, munie d'un laissez-passer délivré par un magazine dans lequel j'écris souvent, en voiture pour Ghazipur, à la frontière entre le territoire de Delhi et l'Uttar Pradesh.

C'était une vision biblique. Ou peut-être pas. La Bible n'aurait su connaître de telles multitudes. Le confinement destiné à assurer la distanciation sociale a eu le résultat inverse : la contiguïté physique à une échelle inconcevable. Le même phénomène se produit dans les villes grandes et petites de l'Inde. Les voies principales peuvent bien être vides, les pauvres sont enfermés dans des espaces exigus à l'intérieur de bidonvilles et de baraquements.

Le virus inquiétait chacun des marcheurs à qui j'ai parlé. Mais il était moins préoccupant, moins présent dans leurs vies que le manque de travail, la faim et la violence policière qui les guettaient. J'ai parlé à un grand nombre de personnes ce jour-là, y compris à un groupe de musulmans qui avaient réchappé à peine quelques semaines plus tôt au pogrom anti-musulman. Les paroles de l'un d'entre eux m'ont particulièrement troublée. C'était un charpentier du nom de Ramjeet, qui avait prévu de marcher jusqu'à Gorakhpur, près de la frontière népalaise.

« Peut-être que quand Modiji a décidé ça, personne ne lui avait parlé de nous. Peut-être qu'il ne sait pas ce que nous vivons », m'a-t-il dit. Par « nous », il faut entendre environ 460 millions de personnes.

En Inde (tout comme aux États-Unis), les gouvernements des États ont fait preuve de plus de cœur et de compréhension dans cette crise. Syndicats, citoyens, collectifs distribuent nourriture et rations d'urgence. Le gouvernement central a été lent à réagir à leurs demandes

désespérées d'aide financière. Il s'avère que le Fonds de Secours national manque d'argent disponible. À sa place, les dons des bonnes volontés se déversent dans les caisses passablement opaques du PM CARES, le nouveau fonds attaché à la personne du Premier ministre. Des repas préemballés à l'effigie de Modi ont fait leur apparition, tandis que le Premier ministre partage ses vidéos de yoga nidra<sup>1</sup> dans lesquelles un avatar à tête de Modi et au corps de rêve exécute des postures pour aider ceux qui le regardent à combattre le stress de l'isolement.

Ce narcissisme est profondément dérangeant. Peut-être Modi devrait-il inclure à ses asana une posture requête par laquelle il en appellerait au Premier ministre français pour qu'il annule le très embarrassant contrat signé pour l'achat de chasseurs Rafale, dégageant ainsi 7,8 milliards d'euros pour venir en aide d'urgence à quelques millions d'affamés. Nul doute que les Français se montreraient compréhensifs.

Tandis que l'on entre dans la deuxième semaine de confinement, les chaînes d'approvisionnement sont rompues, les médicaments et les fournitures essentielles se raréfient. Des milliers de camionneurs sont immobilisés le long des autoroutes, avec un accès limité à la nourriture et à l'eau potable. Les récoltes prêtes à être moissonnées pourrissent sur pied. La crise économique est là, la crise politique se poursuit. Les médias grand public ont attelé le Covid-19 à la campagne anti-musulmane venimeuse

1. Yoga du sommeil (NdT).

qu'ils mènent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le Tablighi Jamaat, une association qui a tenu une réunion à Delhi avant le confinement, est montré du doigt et étiqueté « super-contaminateur », qualificatif par lequel on entend stigmatiser et diaboliser les musulmans. La tonalité générale suggère que ce sont les musulmans qui ont inventé le virus pour le propager délibérément dans une forme de jihad.

La crise du Covid-19 reste à venir. Ou pas. Nous n'en savons rien. Si et quand elle éclatera, nous pouvons être sûrs qu'elle sera traitée avec tous les préjugés de religion, de caste et de classe intacts et bien en place. Aujourd'hui (2 avril), en Inde, il y a près de 2 000 cas confirmés et 58 morts. Ces chiffres sont probablement inexacts, étant donné le nombre dramatiquement bas de tests effectués. L'opinion des experts connaît des variations vertigineuses. Certains prédisent des millions de morts, d'autres beaucoup moins. Nous ne connaissons peut-être jamais les courbes de la crise, même lorsqu'elle nous frappera de plein fouet. La seule chose que nous savons, c'est que la ruée vers les hôpitaux n'a pas encore commencé.

Les hôpitaux et les dispensaires sont incapables de faire face au million, ou presque, d'enfants qui meurent chaque année de diarrhée et de dénutrition, aux centaines de milliers de tuberculeux (un quart des cas mondiaux), à la vaste population de mal nourris et d'anémiques, vulnérables à toutes sortes d'affections mineures qui dans leurs cas

s'avèrent mortelles. Il leur sera impossible d'affronter une crise du même ordre de gravité que celle à laquelle sont confrontés aujourd'hui l'Europe et les États-Unis. Tous les soins sont plus ou moins suspendus, moyens et personnel des hôpitaux ayant été mis au service au virus. Le centre de traumatologie du légendaire All India Institute of Medical Sciences (AIIMS) de Delhi a fermé, les centaines de patients cancéreux connus sous le nom de « réfugiés du cancer » qui vivent sur les trottoirs devant l'énorme hôpital en sont chassés comme du bétail.

Des gens tomberont malades et mourront chez eux. Nous ne connaissons peut-être jamais l'histoire de chacun d'eux. Sans doute n'entreront-ils même pas dans les statistiques. Notre seul espoir est que l'hypothèse de scientifiques (qui fait débat) selon laquelle le virus aime le froid se confirme. Jamais peuple n'a souhaité aussi ardemment et avec autant d'irrationalité un été torride et impitoyable.

Quelle est cette chose qui nous arrive ? Un virus, certes. En tant que tel, il ne constitue ni ne véhicule aucun message moral. Mais c'est aussi, indubitablement, plus qu'un virus. Certains croient qu'il s'agit de l'instrument de Dieu par lequel Il nous rappelle à la raison. Pour d'autres, c'est le fruit d'une conspiration de la Chine pour prendre le contrôle du monde.

Quoi qu'il en soit, le coronavirus a mis les puissants à genoux et le monde à l'arrêt comme rien d'autre n'aurait su le faire. Nos pensées se précipitent encore dans

un va-et-vient, rêvant d'un retour à la normale, tentant de raccorder le futur au passé, de les recoudre ensemble, refusant d'admettre la rupture. Or la rupture existe bel et bien. Et au milieu de ce terrible désespoir, elle nous offre une chance de repenser la machine à achever le monde que nous avons construite pour nous-mêmes. Rien ne serait pire qu'un retour à la normalité. Au cours de l'histoire, les pandémies ont forcé les humains à rompre avec le passé et à réinventer leur univers. En cela, la pandémie actuelle n'est pas différente des précédentes. C'est un portail entre le monde d'hier et le prochain.

Nous pouvons choisir d'en franchir le seuil en traînant derrière nous les dépouilles de nos préjugés et de notre haine, notre cupidité, nos banques de données et nos idées défuntes, nos rivières mortes et nos ciels enfumés. Ou nous pouvons l'enjamber d'un pas léger, avec un bagage minimal, prêts à imaginer un autre monde. Et prêts à se battre pour lui.

ARUNDHATI ROY

2 AVRIL 2019

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR IRÈNE MARGIT

Ce texte a été publié pour la première fois dans le *Financial Times* et a été repris partiellement dans l'édition imprimée du *Monde* le 7 avril 2020.

À l'heure du soupçon, il y a deux attitudes possibles. Celle de la désillusion et du renoncement, d'une part, nourrie par le constat que le temps de la réflexion et celui de la décision n'ont plus rien en commun ; celle d'un regain d'attention, d'autre part, dont témoignent le retour des cahiers de doléances et la réactivation d'un débat d'ampleur nationale. Notre liberté de penser, comme au vrai toutes nos libertés, ne peut s'exercer en dehors de notre volonté de comprendre.

Voilà pourquoi la collection «Tracts» fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais en prise avec leur temps mais riches de la distance propre à leur singularité. Ces voix doivent se faire entendre en tous lieux, comme ce fut le cas des grands «tracts de la NRF» qui parurent dans les années 1930, signés par André Gide, Jules Romains, Thomas Mann ou Jean Giono – lequel rappelait en son temps : «Nous vivons les mots quand ils sont justes.»

Puissions-nous tous ensemble faire revivre cette belle exigence.

ANTOINE GALLIMARD





*Rien ne serait pire qu'un retour à la normalité.  
Au cours de l'histoire, les pandémies ont forcé les humains  
à rompre avec le passé et à réinventer leur univers.  
En cela, la pandémie actuelle n'est pas différente des  
précédentes. C'est un portail entre le monde  
d'hier et le prochain.*

ARUNDHATI ROY

ARUNDHATI ROY EST UNE ÉCRIVAINNE ET MILITANTE INDIENNE, AUTRICE DE ROMANS (*LE DIEU DES PETITS RIENS*, GALLIMARD, 1997, BOOKER PRIZE ; *LE MINISTÈRE DU BONHEUR SUPRÊME*, GALLIMARD, 2018) ET D'ESSAIS (DERNIÈRES PARUTIONS : *MON CŒUR SÉDITIEUX*, GALLIMARD, MARS 2020 ; *AU-DEVANT DES PÉRILS. LA MARCHÉ EN AVANT DE LA NATION HINDOUE*, MARS 2020, « TRACTS » N° 14).

**TRACTS.GALLIMARD.FR**

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : **ANTOINE GALLIMARD**

DIRECTION ÉDITORIALE : **ALBAN CERISIER**

[ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR](mailto:ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR)

GALLIMARD • 5 RUE GASTON-GALLIMARD 75007 PARIS • FRANCE • [GALLIMARD.FR](http://GALLIMARD.FR)

DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2020 © ARUNDHATI ROY, 2020

8 AVRIL 2020

ARUNDHATI  
ROY  
**LA PANDÉMIE,  
PORTAIL  
VERS UN MONDE  
NOUVEAU**



8 AVRIL 2020 / 20 H / N° 39  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**La Pandémie,  
portail vers  
un monde nouveau**  
Roy Arundhati

Cette édition électronique du livre  
*La Pandémie, portail vers un monde nouveau* de Roy Arundhati  
a été réalisée le 08 avril 2020  
par les Éditions Gallimard.  
ISBN : 9782072911811